

VOIX DU PEUPLE,

Journal de la Révolution de Février 1848.



TOUT PAR LE PEUPLE ET POUR LE PEUPLE.

Cette Feuille paraît tous les jours : elle reçoit et publie une Correspondance particulière qui lui permet de donner les nouvelles de Paris et du Nord vingt-quatre heures avant tous les autres Journaux.

Bureaux : chez REY-SÉZANNE, rue St-Côme, 8, à Lyon.

N'écartez pas les Jeunes Gens : l'ardeur et la générosité sont le privilège de cet âge, et la République a besoin de ces belles qualités. — Il y a dans ces paroles de Ledru-Rollin aux Commissaires du Gouvernement une parfaite intelligence de la situation actuelle. Il y a de plus une profonde connaissance de l'esprit humain. Oui, c'est parmi la Jeunesse Républicaine que le Gouvernement trouvera l'appui le plus sincère, le dévouement le plus ardent. Elle peut inspirer une confiance réelle, car seule elle n'a pas trempé de près ou de loin à tous les tripotages, à toutes les honteuses manœuvres du Gouvernement déchu. Seule, elle est restée pure au milieu de cet amas immonde de corruptions, dont les éclaboussures ont rejailli plus ou moins sur tous les hommes du passé. Elle marchera hardiment et franchement dans la voie de l'avenir, car cet avenir, c'est sa foi, son espérance et son amour.

Encore une nouvelle facétie de la *Gazette de Lyon*. Le loustic de cette aimable feuille prétendait hier que l'ancien Conseil municipal de Lyon n'avait pas été dissous, et s'étonnait qu'on laissât plus longtemps siéger à sa place une Assemblée qui n'a aucun droit pour cela. Comment trouvez-vous la plaisanterie ?

Pour nous, nous ne serions pas étonnés un seul instant que demain cette spirituelle *Gazette* ne demandât de quel droit le Gouvernement provisoire de la République se permet d'avoir pris la place de l'ex-roi. — Décidément la Révolution de Février a troublé complètement la tête au rédacteur de la feuille jésuitique. — A cela, vous me répondrez peut-être qu'elle en a fait tourner de bien plus fortes. — J'approuve.

— Et pour en donner la preuve, il me suffit de citer l'ébouriffante tirade que voici :

Vous saurez d'avance que le pathos qui suit a été inspiré à un des jésuites en robe courte de la *Gazette*, par son indignation à la lecture du décret qui se permet de dissoudre les congrégations religieuses non autorisées. — Ecoutez, et préparez vos mouchoirs de poche pour essuyer les larmes qui vont couler de vos yeux attendris.

« Nous refoulons de toutes nos forces l'indignation qui déborde de notre âme à la lecture de cet inqualifiable décret. Cet ukase est sérieux ; s'il s'exécute, si le Gouvernement provisoire le tolère, si l'Assemblée Nationale le sanctionne, il faut se voiler la tête, s'envelopper dans son manteau et se résigner au développement des vengeances divines sur notre patrie ; il faut reconnaître que tout a été déception, tromperie, infâme mensonge, dans la Révolution nouvelle, et que la République est un monstre qui déchire et extermine ses enfants avec plus de cruauté et de cynisme que pourraient le faire les plus méchants des despotes... etc... »

Voilà les paroles que ces messieurs trouvent en refoulant leur indignation ; que serait-ce, grand Dieu ; si le débordement était arrivé ?

Allons, arrière, tartuffes et hypocrites. Voilez vos faces, si bon vous semble, et cachez aux regards vos visages, où sont empreints l'hypocrisie et le mensonge incarnés. Enveloppez-vous dans vos manteaux, hommes noirs, et ensevelissez votre honte. Le jour de la vérité vient de luire, et vous ne pouvez en supporter la clarté. Quant aux vengeances divines, si elles doivent retomber sur quelqu'un, c'est sur vous, qui avez depuis des siècles profané le nom du Dieu éternel ; c'est sur vous, qui, depuis

Ignace de Loyola, votre digne maître, vous êtes servi du manteau religieux pour couvrir tous vos mensonges, toutes vos haines, toutes vos turpitudes. — Oh ! assez de ces feintes, assez d'indignations fausses. — Personne ne croit à vos paroles ; depuis longtemps vous êtes connus du peuple : il vous méprise trop pour vous craindre.

Point de terreurs, rien que de la fermeté !

Le Fantôme de 93 commence à ne plus faire peur aux vieilles femmes !

Elles ont raison.

La terreur de 93 eut pour effet de créer à l'intérieur des millions d'ennemis à la République, à la Révolution ; à l'extérieur elle lui ôta la sympathie des Peuples. Elle guillotina la propagande chez les autres et la confiance chez nous ; elle unit les peuples avec les rois, tandis qu'il fallait unir les peuples entr'eux pour que les rois restassent seuls, seuls avec leurs hochets d'or. Alors ils ne seraient jamais entrés en France.

Profitions de la leçon : point de terreur, rien que de la fermeté !

Lettres au Peuple. — Hier et aujourd'hui.

Sous ce titre de *Lettres au Peuple*, Georges Sand semble vouloir publier une série d'épîtres adressées au peuple. Nous suivrons avec empressement le célèbre écrivain dans ses publications. Sa plume est populaire. Qu'elle dise la vérité à tout le monde, et elle rendra un immense service au pays.

Voici comment l'auteur débute :

Bon et grand peuple, aujourd'hui que la fatigue de ta noble victoire commence à se dissiper, résume un peu ton histoire depuis huit jours ; essuye ton sang, ta sueur et tes larmes ; agenouille-toi devant Dieu, et à cette heure sainte et solennelle où tu vas reprendre la chaîne sacrée du travail, médite un instant sur tes destinées ; descends dans ta conscience, interroge ton cœur qui ne fait qu'un avec tes pensées ; recueille-toi, bénis la Providence, et, avec l'aide divine, connais-toi toi-même.

Un abîme où ton sang a coulé sépare ton existence d'hier de celle d'aujourd'hui. Hier, tu semblais écrasé, anéanti par la souffrance : la patrie était en danger plus qu'elle ne le fut jamais à l'aurore de notre République, car la honte pesait sur nous, et la honte est mortelle à cette nation qui s'appelle la France. Hier, tout semblait perdu, et ceux-mêmes qui voyaient de près la puissance du mal, la croyaient établie pour longtemps encore. Bien peu triomphaient

dans leur démente, beaucoup s'alarmaient vaguement du lendemain ; aucun ne se sentait la force de lui résister. La plupart de ceux mêmes qui pratiquaient cette puissance impie étaient plus près d'applaudir à sa défaite que d'aider à son triomphe ; car, Dieu en soit loué, brave peuple, tes vrais ennemis ne sont pas nombreux ; partout l'impie est un être d'exception, et celui-là seul qui ne connaît pas Dieu, méconnaît son semblable.

Tu as été grand, tu es héroïque de ta nature ; ton audace dans le combat, ton sublime mépris du danger n'étonnent personne. Personne au monde n'eût osé nier les prodiges que tes vieillards, tes femmes et tes enfants savent accomplir. Mais, hier encore, toutes les aristocraties du monde avaient peur de toi, et, doutant de ta clémence, pensaient qu'il fallait arrêter ton élan : ceux-ci par les armes de la violence, ceux-là par les armes de la ruse. Tu avais prouvé cependant déjà que tu savais vaincre et pardonner ; mais on avait accumulé tant de maux sur ta tête, depuis dix-huit ans surtout ; on avait laissé commettre tant de forfaits contre toi, qu'on regardait ta vengeance, non comme légitime, la vengeance ne peut jamais l'être, mais comme inévitable. Tu as prouvé une fois de plus au monde, et d'une manière plus éclatante qu'en aucun des jours consacrés par l'histoire, que tu étais la race magnanime par excellence. Doux comme la force, ô peuple, que tu es fort puisque tu es si bon ; tu es le meilleur des amis, et ceux qui ont eu le bonheur de te préférer à toute affection privée, de mettre en toi leur confiance, de te sacrifier, quand il l'a fallu, leurs plus intimes affections, leurs plus chers intérêts, exposé leur amour-propre à d'amères railleries ; ceux qui ont prié pour toi et souffert avec toi, ceux-là sont bien récompensés, aujourd'hui qu'ils peuvent être fiers de toi, et voir ta vertu proclamée enfin à la face du ciel. Venez tous, morts illustres, maîtres et martyrs vénéralés ; venez voir ce qui se passe maintenant sur la terre ; viens le premier, ô Christ, roi des victimes, et, à ta suite, le long et sanglant cortège de ceux qui ont vécu du souffle de ton esprit, et qui ont péri dans les supplices pour avoir aimé ton peuple ! Venez, venez en foule, et que votre esprit soit parmi nous ; ce peuple intelligent, qu'on a volontairement et criminellement privé de la connaissance de sa propre histoire, ignore beaucoup de vos noms, et a méconnu peut-être plus d'une fois vos œuvres. Mais il lui faudra bien peu de temps pour tout savoir, car il est jeune, et, pour illuminer son esprit, il ne faut que quelques paroles de vérité recueillies par son cœur. Que sera donc ce peuple

dans quelques années, quand lui-même, prenant le soin de se gouverner, aura créé les moyens de s'instruire ! Tu vas régner, ô peuple ! règne fraternellement avec tes égaux de toutes les classes, car la République, cette arche sainte de l'alliance, sous les ruines de laquelle désormais nous devons tous périr plutôt que de l'abandonner, la République, cette forme par excellence des sociétés durables, proclame et consacre, devant l'univers qu'elle prend à témoin de son serment, l'égalité des droits de tous les hommes. Tu vas régner, tu vas être initié aux caractères de ceux de tes frères qu'hier encore on appelait tes maîtres. Tu vas, en échange de la science sociale qu'ils avaient en vain cherché sans toi, mais dont ils possèdent les éléments tout préparés, leur donner la lumière de ton âme, qui est toute d'instinct, et dont la fierté n'a été ternie par aucun sophisme.

Ne t'y trompe pas, ô peuple ! les savants du siècle ne savent pas tout, quelques-uns ont menti, plusieurs ont cherché avec sincérité, beaucoup se sont trompés ; en cherchant trop loin une vérité qui était proche : aucun, à l'heure qu'il est, ne pourrait sans crime ou sans folie, te dire qu'il possède la vérité absolue. Et comment le pourrait-il ? où l'aurait-il donc trouvée ? est-elle dans les livres ? Oui, jusqu'à un certain point. Elle est dans la religion, dans les traditions, dans les grandes œuvres de l'esprit humain ; dans les enseignements de l'histoire, dans les inspirations de la conscience individuelle, comme dans l'action éternellement progressive et collective de l'humanité ; mais elle y est d'une manière incomplète, tantôt trop abstraite, tantôt trop relative. Elle ne s'y trouve point formulée pour l'application immédiate ; elle n'est pas raisonnée et amenée à point pour la grande circonstance où nous sommes, et qui nous a surpris tous, maîtres et disciples, simples et docteurs.

Une vie nouvelle commence ; nous allons nous connaître, nous allons nous aimer, nous allons chercher ensemble et trouver la vérité sociale ; elle est au concours. Nous l'eussions cherchée en vain les uns sans les autres. Nous la trouverons non pas sans doute demain, non pas peut-être dans nos premières assemblées nationales, mais avec le temps, les essais, l'expérience, et surtout avec l'esprit d'union et de sincérité, sans lequel la République est impossible. Ce progrès, qui eût fait un pas d'homme chaque siècle avec les régimes d'hier, fera un pas de géant chaque année avec le régime d'aujourd'hui. Aide-nous, ô peuple fraternel, à conquérir l'égalité dont nous avons tous besoin ; car le tyran, tu le sais, est aussi malheureux que l'esclave, et l'expérience du règne qui vient de

s'évanouir, avait fait de la plupart d'entre nous des tyrans malgré eux. Le bien-être qu'on n'espère pas faire partager aux autres, et dont on jouit sans pouvoir l'étendre à tous ses semblables, est un remords qui opprime l'âme et trouble le sommeil. Plains-nous de l'avoir oubliée dès longtemps cette souffrance indicible, et fais-la cesser, toi qui es la grande âme de la patrie et de l'humanité.

Résumons-nous, en nous serrant la main, avant de nous parler encore.

La vérité sociale n'est pas formulée ; tu voudrais en vain l'arracher de la poitrine de tes mandataires que tu as élus dans un jour de victoire. Ils la veulent à coup sûr, puisque tu as cru en eux, et tu ne te trompes jamais dans tes grandes heures de libre inspiration.

Mais ils sont hommes, et leur science ne peut déroger à la loi de l'humanité.

La loi de l'humanité est que la vérité ne se trouve pas dans l'isolement, et qu'il y faut le concours de tous.

L'isolement était le régime de séparation des intérêts et des droits.

Ce régime tombe à jamais devant le mot sacré de *République*.

Tu vas exercer ton droit, apporter la lumière de ton âme et le vote de ta conscience. Patience, et la justice vivra.

A toi peuple, aujourd'hui comme hier.

Sophismes économiques à propos des Privilèges et des Monopoles.

« La Société est *échange de service*. — Elle ne devrait être qu'échange de bons et loyaux services. — Mais les hommes ont un grand intérêt, et par suite une pente irrésistible à exagérer la valeur relative des services qu'ils rendent. Et véritablement je ne puis apercevoir d'autre limite à cette prétention que la libre acceptation ou le libre refus de ceux à qui ces services sont offerts. »

« De là il arrive que certains hommes ont recours à la loi pour qu'elle diminue chez les autres les naturelles prérogatives de cette liberté. — Ce genre de spoliation s'appelle *privilège* ou *monopole*. — Marquons - en bien l'origine et le caractère. »

« Chacun sait que les services qu'il apporte dans le marché général, y seront d'autant plus appréciés et rémunérés, qu'ils y seront plus rares. — Chacun implorera donc l'intervention de la loi pour éloigner du marché tous ceux qui viennent y offrir des services analogues. — Ou, ce qui revient au même, si le concours d'un instrument est indispensable pour que le

service soit rendu, il en demandera à la loi la possession exclusive. »

On demande jusqu'à quand il sera permis à M. Monfalcon, ancien rédacteur du *Courrier de Lyon*, de cumuler les fonctions de conservateur de la Bibliothèque publique avec les trois autres places salariées dont il était déjà pourvu, lorsqu'une inconcevable faveur le donna pour successeur à M. Péricaud, dont le renvoi n'a jamais été expliqué.

La soif des emplois salariés est trop insatiable chez M. Monfalcon, pour qu'on puisse espérer qu'il renoncera, de lui-même, au mieux rétribué de tous ceux qu'il a su accaparer; c'est donc à l'Autorité Municipale de jeter sur cette sangsue publique le sel qui doit la détacher de la proie qu'elle suce avec tant d'avidité.

Ce que nous disons ici de M. Monfalcon, nous le dirons également de tous les autres cumulards que nous devons au Gouvernement si moral de Louis-Philippe. Aucun d'eux, que nous sachions, ne s'est fait remarquer par un attachement assez tendre aux principes républicains, pour que la République tienne beaucoup à les conserver.

Loin de nous l'idée de priver de ses moyens d'existence l'honnête et modeste employé qui a besoin de sa place pour vivre et pour soutenir sa famille; mais il n'est plus temps de dire: Tout pour les uns, rien pour les autres; et le moment est venu, ce nous semble, de mettre enfin en pratique cette belle pensée de notre illustre Béranger:

« D'un globe étroit divisez mieux l'espace,
Chacun de vous aura place au soleil. »

Actes officiels.

Le Ministre provisoire de l'Instruction publique vient d'adresser une circulaire aux Citoyens Archevêques et Evêques de la République.

On y remarque le passage suivant: Attachez-vous, M. l'évêque, à bien faire apprécier à votre Clergé l'importance de la manifestation solennelle à laquelle il va prendre part (les élections); dans de si graves circonstances, la responsabilité est grave pour tout le monde; ne laissez pas surtout oublier aux Prêtres de votre diocèse que, citoyen par la participation à l'exercice de tous les droits politiques, ils sont les enfants de la grande famille française, et que, dans les Assemblées Electorales, sur les bancs de l'Assemblée Nationale, où la confiance de leurs Concitoyens pourrait les appeler, ils n'ont plus qu'un seul intérêt à défendre, celui de la Patrie, intimement uni à celui de la Religion.

Chronique.

— Le Citoyen Ch. Faure, docteur, est nommé Sous-Préfet de l'arrondissement de Villefranche (Rhône). Tout en regrettant cette nomination qui nous prive d'un ami, d'un collaborateur, nous ne pouvons qu'applaudir au choix du Gouvernement provisoire.

— Le Citoyen Lamouroux, propriétaire de la maison N° 3 de la rue de la Lune, s'est transporté chez tous ses locataires pour leur faire part que, vu l'avènement heureux de la République, et considérant la stagnation commerciale, il abandonnait au profit de ses locataires le terme courant de la Noël à la St-Jean.

Séance de la Commission du Gouvernement pour les Travailleurs.

Suite. — Voir le N° 5 de *La Révolution*.

« Eh bien! le provocateur, au bout de quelques jours, avait disparu. Où sont-ils maintenant? Tout le monde l'ignore, et à leur place, c'est vous qui siégez, élus du travail. Voilà comment l'avenir a répondu. (Applaudissements unanimes.)

» Voilà comment l'avenir a répondu: Oui, il y a quelques jours, certains hommes, défenseurs du peuple, étaient calomniés à cause de lui. On disait qu'ils étaient des factieux, des hommes impossibles; qu'ils étaient des rêveurs. Eh bien! il s'est trouvé, grâce à la victoire du peuple et à son courage, que ceux qu'on appelait des factieux sont maintenant chargés de la responsabilité de l'ordre. (Bravos prolongés.)

» Il s'est trouvé que ceux qu'on appelait des rêveurs ont maintenant en mains le maniement de la société. Les hommes impossibles sont devenus tout-à-coup les hommes nécessaires. On les dénonçait comme les apôtres systématiques de la terreur; or, le jour de la révolution les a poussés aux affaires, qu'ont-ils fait? Ils ont aboli la peine de mort, et leur plus chère espérance est de pouvoir vous conduire un jour sur la place publique, et là, dans l'éclat d'une fête nationale, de vous inviter à détruire jusqu'aux derniers vestiges de l'échafaud. (Applaudissements immenses.)

La suite au prochain numéro.

Le Gérant, REY.

Lyon. — Imp. Lith. REY-SEZANNE, r. Saint-Côme, 8.
Typ. NICOT